

Tchernobyl « Les liquidateurs devaient faire cela pour l'URSS et le monde entier »

Pompiers ou soldats, une armée de 830 000 hommes est intervenue sur le site dans les mois qui ont suivi la catastrophe pour éviter le pire. Témoignages de survivants.

Ils sont les « héros » de Tchernobyl. Des sacrifiés, des kamikazes, des samourais. On les appelle les liquidateurs. À Novozybkov, ils sont une centaine à se retrouver régulièrement. Parmi eux, Grigoriy, Alexander et Anatoly, âgés de 55 à 60 ans. Ils racontent, d'un ton posé, sans révolte, avec parfois la larme à l'œil.

Aux ordres de l'armée

Quand êtes-vous partis à Tchernobyl ?

Nous étions réservistes de l'armée. Nous avons reçu l'ordre de partir en juillet 1986. On nous a dit que nous allions en Biélorussie. Ce n'est qu'en arrivant sur le site que nous avons compris, en voyant les villages évacués, les paysages cauchemardesques, les voitures abandonnées, les hommes en combinaison, les véhicules fermés par des protections alors que le nôtre était ouvert... Nous ne connaissions pas grand-chose de la radioactivité : juste ce que nous avons appris à l'école. On nous a prévenus que nous ne devions plus avoir d'enfant.

Auriez-vous pu refuser d'y aller ?

Non, nous étions soldats, aux ordres de l'armée, travaillant 8 heures par jour. Les soldats étaient changés tous les trois jours. L'officier devait travailler en permanence tous les jours, diriger 120 personnes, s'occuper de leur logement, de la nourriture... Nous portions des dosimètres qui n'affichaient pas les résultats. Ils étaient envoyés à Kiev pour lecture mais jamais nous n'avons reçu les résultats. Donc tout le monde restait en poste, même si la dose maximale admissible était dépassée. Relever quelqu'un de son poste et le remplacer aurait pris du temps : il y avait tant de travail...

Quelle était votre mission ?

D'abord, on nous a affectés dans le groupe des ingénieurs de travaux publics pour construire des digues afin d'empêcher les boues radioactives de s'écouler dans la rivière Pripyat, qui alimente en eau potable 4 millions d'habitants.

Sur le toit du réacteur

À partir du 20 septembre, nous avons fait partie des 3000 personnes qui ont dû monter sur le toit du réacteur pour enlever le graphite et le jeter dans le trou. Il fallait faire le travail des robots tombés en panne à cause de toute la radioactivité. C'était un ordre, nous n'avions pas le choix. On nous a demandé s'il y avait des malades parmi nous. Personne ne s'est signalé. On



Grigoriy et sa femme Nina, avec un diplôme de l'URSS pour toute reconnaissance : « Je prie Dieu pour que cela ne se reproduise plus. » Photos Thierry Gachon

nous a mis des vêtements en plomb et un dosimètre. On nous montrait sur un écran ce qu'il fallait faire et on y allait. On avait une à trois minutes pour prendre à la main des morceaux de graphite de 20 à 30 kg et les jeter dans le trou. Le graphite était chaud, le bitume du toit avait fondu, le taux de radioactivité était énorme. Beaucoup de soldats ont reçu en 3 minutes plus que la dose maximale admissible en un an.

Où logiez-vous ?

Nous vivions dans des tentes de 10 personnes, à 120 km de la centrale, avec un petit poêle à bois pour nous chauffer. Personne n'y mesurait la radioactivité.

Que sont devenus vos camarades ?

Parmi nos connaissances à Novozybkov, 19 hommes sont morts entre 40 et 50 ans. Beaucoup de gens ont des problèmes cardiaques, respiratoires, des

cancers, des problèmes psychologiques. Beaucoup sont handicapés, doivent faire des séjours fréquents à l'hôpital.

Pour être bien suivi médicalement, il faut aller à Bryansk. Mais il faut payer de plus en plus cher.

Que représente pour vous Tchernobyl ?

C'est d'abord une catastrophe de l'URSS, mais aussi une catastrophe mondiale.

Quand on n'a pas vécu cela, on a du mal à l'imaginer. C'était notre destin de faire ce travail de liquidateur. Quelqu'un devait le faire, nous l'avons fait pour l'union soviétique, notre patrie, et pour le monde entier. Nous avons contribué à protéger l'Europe du pire.

Quelle est votre opinion sur le nucléaire ?

Il faut continuer à construire des centrales. Nous avons besoin d'énergie. Les scientifiques doivent trouver des techniques pour prévenir les accidents, construire des installations plus fiables, bien contrôlées, respectant les normes.

Vous sentez-vous reconnus ?

Nous avons reçu une médaille et un diplôme après notre intervention. Ensuite, nous avons eu des difficultés administratives à être reconnus comme victimes de Tchernobyl. On ne nous connaît que le 26 avril, à la date anniversaire.

Propos recueillis par E.S.

Bilan

- 985 000 décès dans le monde sont attribuables aux retombées de l'accident entre 1986 et 2004 (Académie des sciences de New York 2010).
- 830 000 liquidateurs sont intervenus sur le site : 112 000 à 125 000 sont morts.
- 40 à 80 % des enfants sont malades, selon les zones.
- 2000 milliards d'euros : c'est le coût de la catastrophe pour les trois pays les plus touchés.

Youri Bandajevsky, un médecin qui dérange

Emprisonné pendant huit ans pour avoir dénoncé la politique de santé de la Biélorussie après Tchernobyl, le professeur Bandajevsky préside depuis 2009 le Centre écologie et santé de Kiev.

Deux semaines après Fukushima, 25 ans après Tchernobyl, Youri Bandajevsky ne décolère pas : « Les gouvernements ne mécoutent pas. Il faut protéger les populations de la contamination. » Fondateur et recteur de l'institut de médecine de Gomel (Biélorussie), ce médecin anatomo-pathologiste avait effectué d'importantes recherches novatrices sur les pathologies des habitants des territoires contaminés.

La santé publique en danger

Il avait montré l'effet toxique des faibles doses de césium 137 sur les organes vitaux des enfants et des adultes. Il préconisait un régime alimentaire pauvre en césium 137 pour éviter des dommages irréversibles et appelait son gouvernement à mettre en œuvre de mesures concrètes. Réponse : arrestation en 1999 pour terrorisme, condamnation en 2001 par le tribunal militaire de la cour suprême de Biélorussie à huit ans de prison, pour corruption, sans preuves.

Libéré en 2005, Bandajevsky est depuis un homme cassé : « Je suis en exil en Ukraine après avoir passé par la France et la Lituanie. J'ai perdu onze ans de ma vie. » Installé



Youri Bandajevsky : « On veut nous faire oublier Tchernobyl ».

désormais au Centre de réadaptation pour les victimes de Tchernobyl de l'académie des sciences médicales d'Ukraine, à Kiev, il tente de reprendre ses travaux pour améliorer la santé publique dans les territoires contaminés.

S'arrêter et réfléchir

« Les gouvernements ne contrôlent pas l'alimentation. La situation est de plus en plus grave du fait de la concentration des radionucléides dans la chaîne alimentaire. Il y a de plus en plus de césium 137 partout. Et maintenant, il y a Fukushima. Il aurait fallu tirer les leçons de Tchernobyl bien plus tôt. Mais on a continué à installer des gens dans les zones contaminées, à leur refuser les moyens d'accéder à une alimenta-

tion saine et aux médicaments. Il faut s'arrêter, réfléchir aux fautes que nous avons faites. Fukushima nous montre qu'un des pays les plus importants du monde risque d'être détruit par la radioactivité. »

Il a élaboré un « modèle de système de vie dans un territoire contaminé par la radioactivité » qu'il présente dans un livre à paraître en France ce mois. Il se bat contre le mensonge politique et scientifique : « On veut nous faire oublier Tchernobyl par une fête pour le 25^e anniversaire. »

E.S.

■ LIRE « Tchernobyl, 25 ans après. Situation démographique et problèmes de santé dans les territoires contaminés » par Youri Bandajevsky, préface de Michèle Rivasi, Editions Yves Michel, à paraître le 20 avril.

André Paris, le photographe de l'ennemi invisible

Elle ne se voit pas, ne se sent pas, ne s'entend pas. La radioactivité est l'ennemi invisible qu'il faut démasquer pour protéger les populations.

Le compteur crépite dans la cour de l'école n°2 de Novozybkov, les chiffres grimpent : 2 800 Becquerels par m² de césium 137 dans la cour, 839 000 sur la pelouse et... 5 700 000 au bas d'une gouttière. Avec son spectromètre, André Paris traque la radioactivité en compagnie de l'adjoint au maire local. Il lui explique : « Dans la cour, là où vous avez décapé le sol et posé du tartan, la situation est à peu près acceptable. Mais il faut absolument interdire l'accès des enfants à la pelouse, enlever les gouttières et la terre contaminée. »

Il y a cinq ans, ce spécialiste bénévoles de la mesure de la con-

tamination des sols était déjà venu dans cette ville avec l'association Les Enfants de Tchernobyl. Il avait réalisé une centaine de mesures dans les lieux publics, les potagers, les forêts. Il avait conclu à une contamination deux fois plus élevée que dans la partie sud de la zone interdite de Tchernobyl. Le conseil municipal avait alors entrepris quelques travaux. Cinq ans plus tard, André Paris est revenu, a refait une cinquantaine de mesures, aux mêmes endroits : « La contamination en césium 137 a baissé de moitié environ dans les sols forestiers, de plus de la moitié dans les sols travaillés. Mais le stock est si important dans ces régions fortement contaminées que la contamination des humains continue à augmenter. Les mesures de précaution baissent plus vite que la contamination. »

Ingénieur agronome et géologue, cet habitant des Hautes-Alpes a commencé, il y a une quinzaine d'années, à mesurer la radioactivité dans sa région très affectée par les retombées de Tchernobyl avec un petit compteur Geiger. Très vite, il a acquis un spectromètre professionnel pour enregistrer « une image » de la radioactivité « vue » à la surface du sol. Il a établi une méthodologie rigoureuse avec la Criirad et a sillonné toute l'Europe de 1999 à 2001. Ses 3 000 mesures figurent dans l'Atlas des contaminations radioactives, un ouvrage de référence (éditions Yves Michel) qui apporte des informations indépendantes sur les conséquences sanitaires de la catastrophe de Tchernobyl.

E.S.



André Paris à Novozybkov, avec son spectromètre : des mesures indépendantes et publiées.